

LES
DEUX TURENNE,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE EN UN ACTE ;

DE MM. MARÉCHALLE ET C. HUBERT,

A
Représenté pour la première fois, à Paris, sur le
THÉÂTRE DU VAUDEVILLE, le 24 Mai 1822,

PRIX : 1 fr. 50 cent.



PARIS,

CHEZ LES ÉDITEURS, { M^{me} SÉDILLE, lib., boulevard du Temple, n^o 16;
DUVERNOIS, lib., Cour des Fontaines, passage
d'Henri IV, n^{os} 7 et 10.

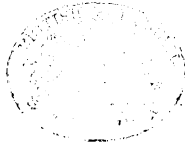
1822.

PERSONNAGES.

Le Maréchal de TURENNE.....
MICHEL, soldat surnommé TURENNE.
LESEC, procureur fiscal.....
THOMAS, aubergiste.....
SUZETTE, sa fille.....
MACLOU, amant de Suzette.....
PAYSANS ET SOLDATS.

ACTEURS.

M. HENRY.
M. GUILLEMIN.
M. PITROT.
M. HYPOLITE.
M^{lle} CLARA.
M. GUÉNÉ.



La Scène se passe dans un petit village près d'Arras.

Imprimerie de Chaigneau fils aîné.

LES

DEUX TURENNE ,

VAUDEVILLE ANECDOTIQUE.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une hôtellerie. A la droite est un petit bâtiment saillant ayant une grande croisée ouvrant en face du public. A la gauche est une maison sur le côté de laquelle est une tonnelle. Au levé du rideau, Thomas, Suzette et Maclou sont en scène. Thomas dicte à sa fille un placet pour M. de Turenne.)

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMAS, MACLOU, SUZETTE.

SUZETTE.

Comment, mon père, vous voulez que j'écrive à M. de Turenne ?

THOMAS.

Oui, mademoiselle.

SUZETTE.

Mais, mon père, il n'viendra pas.

MACLOU.

Si vous pouvez compter sur quelqu' chose, c'est ben là-d'ssus.

THOMAS.

Et moi, j'vous dis qu'il viendra ; j'connais M. d'Turenne par ce qu'on m'en a dit.

AIR : *Vaud. du Printemps.*

Cent fois en déguisant sa gloire,
 On a vu ce héros vainqueur,
 Se délasser d'une victoire,
 Sous l'humble toit du laboureur ;
 L'orgueil est une maladie,
 Qui n'atteignit jamais son cœur ;
 Et c'est que pour sauver sa patrie,
 Qui s'souvient qu'il est grand seigneur.

SUZETTE.

Quoi que vous en disiez, mon père, je crains ben qu'il se fâche, qu'il ne trouve ça ben hardi. L'inviter à déjeuner comm'ça sans façon !

MACLOU.

Suzette a raison, père Thomas, on n'invite pas un maréchal de France comme on invite un autre individu.

THOMAS.

Encore une fois, je n'ai rien à craindre. On ma rapporté de lui mille actions qui prouvent ben qu'cest un modèle de bonté, de douceur, de modération, et surtout de modestie; il est capable de venir ici, tout seul, sans décoration, comme un simple soldat enfin. Ainsi ne répliquez plus et écrivez. *(Il dicte.)* « A monsieur le plus grand capitaine du monde. » *(A Maclou.)* Heim? Aurais-tu trouvé cela, toi?

MACLOU.

Ma foi, non, c'est une signification qui n'est pas à ma portée.

THOMAS, *dictant.*

« Monseigneur, vous avez chassé les Allemands de ce village;
 « c'est fort bien, mais, en fuyant, ils ont tout emporté; c'est
 « fort mal; comme dans c'pays où vous êtes attendu, vous ne
 « trouverez rien, je vous invite à déjeuner et vous préviens
 « que vous n'aurez que quatre bouteilles de vin vieux que
 « j'ai sauvées des griffes de ces messieurs, et un excellent jambon
 « avec lequel je suis, en vous attendant, monseigneur, votre
 « humble serviteur Thomas; aubergiste, à la Poule noire. »

MACLOU.

V'la un placet fièrement ben tourné. Ah! queu style! queu tyle!

THOMAS.

V'là comme on écrit à un maréchal de France ; mais donne-moi cela bien vite, ma fille, je n'ai pas un instant à perdre. et je vais moi-même essayer de présenter mon placet à ce grand homme.

AIR : *A boire ! à boire !*

Turenne, ... (ter.)

Lorsqu'après toi je vais courir,

Une peine ... (ter.)

Est un plaisir.

Mes chers amis, quoiqu'on en glose,

D'être ben r'çu, je le suppose,

Moi j'ai trouvé le vrai moyen,

Puisque je vais offrir mon bien

Et que je ne demande rien.

Turenne, etc.

MACLOU.

Dites donc, papa Thomas, c'est ben d'penser aux autres, mais il est bon aussi d'penser à soi, il n'y a rien ici, excepté votr' jambon, ainsi...

THOMAS.

Il y a pour M. de Turenne, c'est tout ce qu'il me faut.

MACLOU.

C'est joliment régalant pour nous.

Turenne, ... (ter.)

Lorsqu'après toi je vais courir,

Une peine ... (ter.)

Est un plaisir.

(Thomas sort.)

SCÈNE II.

MACLOU, SUZETTE.

SUZETTE.

Est-il bon enfant mon père de croire comme ça qu'M. de Turenne va accepter un déjeuner chez nous !

MACLOU.

Dame ! qui sait ?

SUZETTE.

Tiens, est-il drôle avec son qui sait ? Si t'étais maréchal de France, toi, y viendrais-tu ?

MACLOU.

Qu'on m'fasse maréchal de France, nous verrons.

SUZETTE.

C'est pas pour dire, mais j'en serions fièrement contente ; j'taimons ben, mon p'tit Maclou, mais j'taimerions ben davantage encore.

MACLOU.

Oh ! sans doute, toi qu'a toujours des idées de grandeur, et qui est coquette comme un p'tit loup.

SUZETTE.

Moi, coquette ?

MACLOU.

Non, tu n'oses pas ; hier encore j'tai ben vu écouter les dou-
ceurs de M. l'Sec, le procureur de ce bailliage qui je dis t'en
contais et joliment, y a une demi-heure.

SUZETTE.

Te v'là encore avec ta jalousie.

MACLOU.

Moi, d'la jalousie, je suis méfiant, soupçonneux, mais je ne
suis pas jaloux. (*On entend le tambour.*)

SUZETTE.

Quel est c'bruit ?

MACLOU.

C'est pas ben difficile à d'viner, c'est le bruit du tambour.

SUZETTE.

C'sont les Français qui prennent possession d'ce village ; que
j'suis donc contente ! tiens en v'là quequ's-uns qui viennent de
ce côté.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, *un détachement de grenadiers ayant un officier à leur tête.*

(*Ils entrent dans la cour de l'hôtellerie.*)

L'OFFICIER, à Suzette.

Bonjour, ma belle enfant.

MACLOU.

Eh ben ! qu'est-ce qu'ils viennent donc faire ici ?

SUZETTE.

Soyez les bienvenus, messieurs les militaires.

MACLOU, *bas.*

Voulez-vous ben n'pas les r'garder comm'ça, mam'selle.

SUZETTE.

J'les aime moi les Français.

L'OFFICIER.

Votre hôtellerie est, à ce qu'il me paraît, la plus forte de ce village.

MACLOU.

Oui, monsieur l'officier, c'est ici qu'on est le mieux servi.

L'OFFICIER.

En ce cas, fais donner un morceau à manger et un coup à boire à ces braves gens-là.

MACLOU.

Monsieur, les ennemis ont passé par ici, et j'sommes à sec.

L'OFFICIER.

Tu disais qu'on était bien servi ici.

MACLOU.

Oui, monsieur, quand il y a quelque chose à servir ; mais pour le moment, il n'y a rien du tout, et c'est peut-être un peu de votre faute.

AIR : *du Pèlerin.*

Ils ont eu si chaud en s'sauvant,
Qu j'ons fourni leur rafraichissement ;
Traitait chacun d'nous comme un nègre,
Ils buvaient tout jusqu'au vinaigre
Chez les marchands de vin du pays ;
Ils ont tout pris.

Il fallait voir dans chaque maison
Comme ils agissaient sans façon ;
On fit, dans ces jours de tristesse,
Des sacrifices d'toute espèce ;
D'mandéz à tout l'mond' dans c'pays,
Ils ont tout pris.

UN SOLDAT, à son officier.

On nous trompe, car j'aperçois dans cette cuisine de quoi
faire un bon repas.

L'OFFICIER.

Eh bien ! mes amis, prenons la cuisine d'assaut, nous
paierons tout.

SUZETTE, devant la porte.

Non, messieurs, vous n'prendrez rien.

UN SOLDAT.

Qui nous en empêchera ?

SUZETTE.

Qui ? moi, et pour cela je n'ai qu'un mot à dire.

MACLOU, à part.

V'là l'jambon de M. de Turenne joliment exposé !

SUZETTE, se mettant devant la porte :

Ce déjeuner est préparé pour M. de Turenne.

(Tous les soldats s'arrêtent.)

L'OFFICIER.

Pour M. de Turenne ! Mes amis, respectons le déjeuner de
notre maréchal.

AIR : *A soixante ans,*

Toujours, dans les champs de la guerre,
En lui nous trouvons un appui ;
Ce que pour nous cent fois on l'a vu faire,
Une fois faisons-le pour lui.
Ce déjeuner, que nous quittons sans peine,
Va réparer ses forces aujourd'hui,
Et chacun de nous sait ici
Que prolonger les jours du grand Turenne,
C'est abrégé les jours de l'ennemi.

MACLOU.

Voyez un peu c'que c'est qu'un beau nom ! Si au lieu d'leur
d're : c'déjeuner-là est pour M. de Turenne, on leur avait dit :
c'est pour M. de Maclou, il serait déjà mangé, c'est sûr.

L'OFFICIER.

Allons, mes amis, puisque nous sommes cantonnés dans ce
village, cherchons ailleurs.

SUZETTE.

AIR *du Petit tambour.*

Pardon si j'avons osé
Vous faire quelque résistance ;
Croyez qu'dans cette circonstance
Je n'vous aurions rien r'fusé.

L'OFFICIER.

Un semblable aveu m'enchanté ;
J'aime assez et j'en convien,
Une fillette charmante
Qui ne me refuse rien.

(*Il l'embrasse.*)

MACLOU.

Holà ! s'il vous plaît, holà,
Monsieur, j'vous en conjure,
Pour cajoler ma future,
R'venez quand je n's'rai pas là.

CHŒUR.

Pardon si j'avons osé, etc.

(*L'officier et les soldats sortent.*)

SCENE IV.

MACLOU, SUZETTE.

MACLOU.

Eh ben ! te v'la contente , on vient de t'embrasser.

SUZETTE.

Est-ce ma faute , vilain jaloux.

MACLOU.

C'est peut-être d'la mienne ?

SUZETTE.

T'as ben vu que j'nai pas pu faire autrement.

MACLOU.

Elle n'a pas pu faire autrement ! V'la c'qu'elles disent toutes ; mais ça n'me convient pas , j'vous-en avartis.

SUZETTE.

Voyez-vous ça ! fallait donc le dire plus tôt , ça aurait encore été tout d'même.

MACLOU.

AIR : *Je t'aimerai* (de Blangini.)

En attendant que notre hymen se fasse ,
C'sont des baisers qu'devant moi l'on vous prend ;
J'nous marierons ; mais jusque-là , de grâce ,
Ne souffrez pas que tout l'monde vous embrasse ,
En attendant. (bis.)

SUZETTE.

Même air.

En attendant l'mari dont la constance ,
M'fait espérer plus d'un heureux moment ,
Un doux baiser se r'çoit sans conséquence ;
Plus d'une fillett' prend ainsi patience ,
En attendant. (bis.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, MICHEL.

MICHEL, *en dehors.*

Eh bien ! eh bien ! où sont-ils donc ?

MACLOU.

Encore un militaire ! Mam'selle , songez ben à c'que j'viens d'vous dire; n'ouvrez pas la bouche si l'on vous parle, et fermez les yeux si l'on vous r'garde.

SUZETTE.

Mon petit Maclou, j'aurai ben soin de n'en rien faire.

MICHEL.

Enfin v'là du monde. (*Il entre dans l'hôtellerie.*)

MACLOU.

Que cherchez-vous , monsieur ?

MICHEL.

Je cherche quelqu'un.

MACLOU.

Eh ben ! il me semble que je suis quelqu'un, et....

MICHEL.

C'est possible ; mais j'aime mieux avoir affaire à cette belle enfant. (*Il va poure embrasser Suzette, Macloou se met au milieu d'eux.*)

MACLOU.

Doucement, monsieur l'militaire , c'est ma future.

MICHEL.

C'est différent ; respect aux propriétés. (*Il l'embrasse.*)

MACLOU.

A la bonne heure !

MICHEL.

Mais dites-moi , ma belle enfant....

MACLOU.

Elle n'a pas le temps de vous écouter.

MICHEL.

Cependant . . .

MACLOU.

Elle a ben autre chose à faire.

MICHEL.

Dites-moi seulement si vous avez vu de bons lurons portant le même uniforme que moi ?

SUZETTE.

Oui , monsieur , mais ils sont partis.

MACLOU.

Et j'vous conseillons d'faire comme eux.

MICHEL , *à part.*

Il me paraît qu'ici on ne n'se pique pas de politesse ; allons , Michel , toi que ton courage et ta patience ont fait surnommer le Turenne de ta compagnie . . .

SUZETTE.

Il parle de M. de Turenne.

MACLOU.

Si c'était lui . . .

MICHEL.

Cours après tes camarades. (*Haut.*) Ah ça ! décidément vous ne pouvez pas me dire où ils sont ?

SUZETTE.

Nous n'en savons rien au juste , monsieur ; ils ont quitté ces lieux pour aller visiter toutes les cuisines et tous les celliers de ce village.

MICHEL , *fâché.*

Visiter toutes les cuisines et tous les celliers du village sans moi , c'est affreux ! n'avoir pas attendu Turenne !

SUZETTE , *surprise.*

Turenne ! . . .

MACLOU.

J'en avais comme un pressentiment. Quoi ! c'est là lui ?

SUZETTE.

Ah ! mon Dieu ! j'en suis toute tremblante ; mon père l'avait bien dit qui viendrait sans cérémonie : c'est un bel homme, au moins.

MACLOU.

Et ce père Thomas qui n'est pas ici !

SUZETTE.

J'pouvons toujours lui offrir une chaise.

MICHEL.

AIR : *Ce Magistrat irréprochable.*

Oui, leur conduite me fait peine ;
Sans moi partir. Ah ! le trait est affreux.
Ils savent pourtant que Turenne
N'est vraiment bien qu'au milieu d'eux.
C'qui m'console, en un cas semblable,
Mauvais buveur, mais bon soldat,
C'est qu'aujourd'hui si j'suis l'dernier à table,
D'main je s'rai le premier au combat.

SUZETTE, à Maclou.

Il s'ra le premier au combat ? C'est bien lui, j'espère.

MACLOU.

Pardine, j'n'en ai pas douté un moment d'puis qu'il l'a dit,

SUZETTE et MACLOU, *apportant une chaise.*

Monsieur, voulez-vous bien prendre... la peine de vous asseoir ?

MICHEL.

Non, non, j'vais r'joindre mes amis.

MACLOU.

Assisez-vous un peu, monsieur, j'vous en prions.

SUZETTE.

Oui, monsieur, nous vous l'demandons comme une grâce.

MICHEL, *surpris.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont donc ? mais tout à l'heure vous vouliez me voir au diable.

SUZETTE.

Et à présent nous voudrions toujours vous voir près de nous.

MICHEL.

C'est bien aimable à vous, ma belle enfant. Ah ça ! déjeunent-on ici ?

SUZETTE.

Certainement, monsieur. (*A Maclou.*) Il a reçu l'placet d'mon père, il n'y a pas de doute.

MACLOU.

L'père Thomas va venir.

MICHEL.

Le père Thomas ?

SUZETTE.

Et il sera ben enchanté de vous voir.

MICHEL.

Ah ! ah ! Est-ce qu'il me connaît ?

SUZETTE.

Oh ! non, monsieur, mais c'est égal, il vous attend. Toi, reste ici.

MACLOU.

Non, non, j'irons plus vite à nous deux.

AIR de la Fête du village voisin.

J'courons pour vous r'cevoir
Exprès chercher notr' père ;
Vous fêter et vous plaire
Est son plus doux espoir.

MICHEL.

AIR : Vers le temple de l'Hymen.

Pourquoi donc tant de façon ?
Votre conduite m'étonne ;
Chacun de vous déraisonne.

SUZETTE.

Monsieur, vous êtes bien bon,
Excusez notre verbiage :
Pour qu'on vienn' vous rendre hommage
A tous les gens du village,
J'allons faire votre portrait.
Ah ! pour nous quel jour de fête !
Oui, nous en perdrons la tête.

MICHEL, riant.

Je crois que c'est déjà fait. (bis.)

SUZETTE, MACLOU.

J'courons pour vous r'cevoir, etc.

(Ils sortent.)

SCÈNE VI.

MICHEL, seul.

Ils vont tout de bon chercher l'papa. A ça ! qu'est-ce qui leur a donc passé par la tête ? Si j'avais un habit galonné, leurs politesses m'e surprindraient moins, mais... Qu'importe, après tout, puisqu'il me paraît que cela se terminera par un bon déjeuner, chose assez rare en ce moment dans ce pays.

AIR du Village voisin.

Pour alléger le fardeau de la vie,
Le bien toujours est à côté du mal ;
Quoique chacun en murmure, au total,
D'pein's et d'plaisirs elle est suivie.

Hier le canon

Faisait bond, bond, bond,

Et nous menaçaient, hélas ! avec furie ;

Changeant aujourd'hui,

Le sort m'offre ici

Au lieu des bonds bonds du canon,

Les glous glous d'un facon

Et les lontan là, les lan là de la chanson.

Oui, profitons de ce qui se présente,
 Car l'avenir n'offre rien de certain.
 Comm' je pourrais bien déchanter d'main,
 Il est juste qu'aujourd'hui j'chante
 Séduisans fions fions,
 Piquantes chansons,
 Rendez en ce jour mon oreille contente.
 Car, changeant de ton,
 Demain le canon
 Peut-être viendra remplacer le fion-fion,
 Les glous glous glous, les glous glous du fion,
 Et les lon lan là, les fan là de la chanson.

Mais personne ne vient, et je commence à m'ennuyer. Est-ce que la politesse de ces gens-là se bornerait à me laisser là tout seul comme une sentinelle perdue. (*On entend la ritournelle de l'air suivant.*) Enfin quelqu'un vient de ce côté; ce sont nos jeunes gens avec tout le village. . . . Est-ce que ce gros rougeot qui est avec eux serait l'papa? Oh! oui, il y a quelque chose de paternel dans cette bonne figure-là.

SCÈNE VII.

MICHEL, THOMAS, SUZETTE, MACLOU, *Villageois*
et Villageoises.

AIR : *Chœur de Joconde.*

Quel beau jour
 Luit enfin sur ce village;
 Il présage
 Gloire et bonheur tour à tour;
 Acceptez ce juste hommage
 D'notre amour il est le gage,
 Quel honneur!
 Vive à jamais monseigneur.

MICHEL, *à part.*

A qui donc tous ces complimens-là s'adressent-ils? (*Il regarde autour de lui.*) Ça ma terriblement l'air d'être à moi.

THOMAS, à part.

V'là ben ce héros tel que me l'a dépeint l'officier à qui j'ai remis mon placet.

MICHEL, à part.

En vérité, je ne sais pas ce que cela veut dire.

THOMAS, à part.

Quelle bonté dans ses traits, quelle simplicité dans ses habits!

MICHEL.

Mes amis, dites-moi donc, je vous prie....

THOMAS.

Ah ! monseigneur ! je n'osais espérer... monseigneur !

SUZETTE.

Nous étions loin de penser, monseigneur....

MACLOU.

C'est vrai, monseigneur, je ne pouvais pas croire....

MICHEL.

L'un ne pouvait pas croire, l'autre n'osait espérer, celui-là était loin de penser.... voilà qui me paraît clair.

THOMAS.

Monseigneur, daignez nous entendre.

MICHEL.

Oui, entendons-nous.

THOMAS.

Je ne demande pas mieux.

MICHEL.

D'abord, pour qui me prenez-vous ?

THOMAS.

Pour le plus grand capitaine du monde.

MICHEL.

Ça viendra peut-être; mais, de grâce, n'anticipons pas sur les événemens. Je ne suis pas ce que vous croyez.

THOMAS.

On m'avait bien dit, monseigneur, qu'en venant ici vous voudriez garder l'incognito, mais je vous aurais reconnu entre mille.

MACLOU.

Oui, oui, nous vous aurions reconnu entre mille.

MICHEL.

Vous m'auriez reconnu . . . mais pour qui ?

SUZETTE.

Vous vous êtes nommé devant nous tout à l'heure, ainsi . . .

MICHEL, *à part, en riant.*

Ah ! Je me rappelle . . . Je conçois à présent les politesses, les lauriers, les monseigneurs. (*Haut.*) Vous croyez voir en moi Turenne ?

SUZETTE.

Vous ne pouvez pas nous dire le contraire, monseigneur.

MICHEL.

Je le suis, en effet, mes amis . . .

MACLOU.

Enfin il en convient.

MICHEL.

Mais il y a Turenne et Turenne.

THOMAS.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il n'en existe qu'un pour nous,
Un seul a droit à notre hommage ;
Nous sommes certains que c'est vous ;
Ne vous cachez pas davantage :
Il n'en est qu'un, je l'dis tout haut,
Qu'on puiss'citer pour sa vaillance,
Et l's étrangers trembleraient trop
S'il en existait deux en France.

(19.)

MICHEL.

Il n'en est qu'un , j'en conviens ; mais encore une fois , je ne suis pas ce un-là.

THOMAS.

Pardonnez-moi , monseigneur , pardonnez-moi , vous l'êtes et vous aurez la bonté , j'en suis sûr , d'accepter à déjeuner chez moi.

MICHEL.

Non , mon brave , je ne le puis.

THOMAS.

Daignez combler mes vœux , monseigneur , nous vous en prions . . . à genoux. (*Tous les paysans se groupent autour de lui.*)

MICHEL , à part.

Ah ! c'est aussi pousser la politesse un peu trop loin.

AIR des Petits Savoyards.

Leur méprise est trop forte. (*bis.*)

THOMAS.

Nous agissons d'la sorte
Pour vous r'tenir chez nous.

MICHEL , à part.

Que l'diable les emporte.
Ah ! d'honneur , ils sont fous.

THOMAS.

Monseigneur , déjeunez chez nous.

TOUS.

Ah ! cédez-nous ! (*bis.*)

MICHEL , à part.

Malgré moi , ces brav's gens prétendent
Ici me faire déjeuner :

Ce qu'à genoux d'autres demandent ,
Ils s'mettent à g'noux pour le donner.

TOUS.

Acceptez-vous ?

MICHEL.

Non, non.

THOMAS.

Ah ! daignez, monsieur de Turenne,
Goûter mon vin et mon jambon.

MICHEL.

Rendons-nous, car j'accrois leur peine
En m'obstinant à dire non.

ENSEMBLE.

(*À part*) Il me semble que j'en ai fait assez pour leur prouver qu'ils se trompaient; et maintenant il y aurait d'la cruauté à moi de refuser plus long-temps leur déjeuner. (*Haut.* Allons, allons, mes amis, puisque vous le voulez absolument, j'accepte; mais songez bien que c'est vous qui m'y forcez.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive monsieur d'Turenne!

MICHEL, *à part.*

Allons, puisqu'il le faut, faisons le maréchal de France.

TOUS LES VILLAGEOIS.

Vive monsieur d'Turenne!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LESEC.

LESEC.

C'est bien, mes amis; oui, certainement, vive monsieur de Turenne! vive monsieur de Turenne! Ah ça, pourquoi crions-nous comme ça?

SUZETTE, *à Lesec.*

Silence! monsieur de Turenne est ici.

LESEC, *surpris.*

Monsieur de Turenne est ici?

SUZETTE, *le lui montrant.*

Le voilà.

LESEC, *s'approchant de lui.*

Monseigneur, souffrez....

MICHEL , à part.

Allons, voilà déjà un importun; il me paraît que ce n'est pas tout plaisir que d'être grand seigneur.

LESEC, continuant.

Monseigneur, souffrez?... ..

MICHEL.

Eh bien! c'est dit, je souffre.... de vous entendre; ainsi finissez.

LESEC, à Thomas.

Ah! comme il est aimable!

THOMAS, à Leseq.

Certainement, qu'il est aimable, il a accepté à déjeuner chez moi.

LESEC.

Chez vous! Voilà ce que je ne permettrai pas; si toutefois monseigneur veut bien le permettre, comme procureur de ce bailliage, ma maison est la seule où l'on puisse dignement recevoir M. de Turenne, et c'est chez moi, monseigneur, c'est chez moi que vous déjeunerez.

MICHEL.

Ma foi, non, je suis bien ici et j'y reste.

LESEC.

Au moins monseigneur me permettra de le servir à table, de lui verser à boire.

MICHEL.

Comment, monsieur le procureur, un homme comme vous, verser à boire à un homme comme moi!

LESEC.

Un homme comme vous, monseigneur! est-il quelqu'un au-dessus d'un maréchal de France!

AIR : *Voulant de ses œuvres complètes.*

Leur renommée est sans égale,
Puisque l'on dit que de Paris
Ils ont meublé la cathédrale
Des drapeaux de nos ennemis.

MICHEL.

Aussi le Roi, par grandeur d'âme,
Pour récompenser leurs travaux,
A surnommé ses maréchaux
Les tapissiers de Notre-Dame.

LESEC.

Et vous avez l'honneur, monseigneur, d'être un de ces tapissiers-là. (*A part.*) Eh ! mais j'y songe. (*Haut.*) monseigneur, j'ai une grâce à vous demander.

MICHEL.

Parlez, mais dépêchez-vous.

LESEC, *montrant Suzette.*

Depuis quinze ans, monseigneur, j'aime cette petite qui n'en a encore que seize, ce qui vous prouve que je suis le premier en date ; je l'épouse aujourd'hui. . . .

MACIOU, *surpris.*

Eh ben ! qu'est-ce qu'il dit donc là ?

LESEC, *continuant.*

Et je désirerais que vous me fissiez l'honneur de signer au contrat.

THOMAS.

Mais, monsieur Lesec. . . .

LESEC, *à Thomas.*

Cela ne te regarde pas ; tais - toi. Puis - je espérer, Monseigneur. . . .

MICHEL.

Tout ce que vous voudrez, je n'y tiens pas ; mais, par exemple, je tiens à déjeuner.

THOMAS.

Monseigneur, je vais vous faire servir.

MICHEL, *à part.*

Plus heureux que mes camarades, je vais donc faire un bon repas ! Eh ! mais il ne serait pas généreux de profiter seul de

ma bonne fortune. (*Haut.*) Thomas, est-ce qu'il ne serait pas possible d'envoyer quelques brocs d'vin aux soldats qui sont dans ce village ?

THOMAS.

Il m'en coûte de vous refuser, monseigneur, mais je n'ai que ce qui vous est destiné.

MICHEL.

Tant pis ; quand il y a pour un, il y a bien pour deux ; mais il n'y a pas pour trente.

LESEC, à part.

C'est un sacrifice, mais je dois le faire pour m'assurer tout-à-fait sa protection. (*Haut.*) Je suis assez heureux, monseigneur, pour pouvoir favoriser vos intentions paternelles, j'ai une pièce de vin, une seule, et c'est avec plaisir que je vais moi-même la faire porter à vos soldats.

MICHEL.

Quoi ! vous voulez

LESEC.

Combler jusqu'au moindre de vos désirs.

MICHEL.

Ceci passe la plaisanterie, et je ne souffrirai pas

LESEC.

Pardonnez-moi, monseigneur, vous souffrirez . . . vous ne voudriez pas me désobliger.

MICHEL.

Non, certes. (*A part.*) Après tout, ça n'peut pas leur faire de mal.

THOMAS.

Monseigneur, en attendant le service, daignez faire un tour dans mon jardin.

MICHEL.

Un tour dans votre jardin ! mais, de grâce, ne me promenez pas trop long-temps ; si c'est pour me donner de l'appétit, c'est inutile, je vous en avertis.

LESEC, *aux paysans.*

Allons, vous autres, suivez-moi.

AIR *du Paysan de Barrège.*

Pour combler tous vos vœux,
Sans plus tarder je veux,
A plein verre,
Avec l'armée entière,
De plaisir transporté,
Avec joie et gaité,
Mille fois boire à votre santé.

MICHEL.

Ici, cher procureur,
Ce beau trait, en honneur,
A jamais va vous couvrir de gloire,
En faisant de ce pas
Rafraîchir mes soldats,
Vous ferez rafraîchir la victoire.

CHŒUR.

Pour combler tous vos vœux,
Le procureur joyeux,
A plein verre,
Avec l'armée entière,
De plaisir transporté,
Avec joie et gaité,
Va bientôt boire à votre santé.

THOMAS, *à Maclou.*

Toi, va chercher l'jambon.
(*A part.*) Je crois qu'il sera bon.

MICHEL, *à Thomas.*

Ah! vraiment, vous parlez comme un ange!

THOMAS, *montrant le pavillon.*

Pardonnez, si c'est réduit,
Pour vous est trop petit.

MICHEL.

Il sera fort bien, si l'on y mange.

Reprise du chant.

Pour combler tous vos vœux, etc.

Leseq et les paysans sortent par le fond, Maclou entre dans la cuisine qui est à gauche, Thomas, Michel et Suzette sortent à droite, Turenne arrive au placet à la main.

SCÈNE IX.

TURENNE, *seul.*

Ce placet me paraît si original, que je veux absolument connaître celui qui me l'a adressé. Hier l'ennemi ne m'aurait pas laissé le temps de déjeuner; mais chacun à son tour; grâce à la valeur française, il pourrait bien ne pas dîner aujourd'hui, et je puis prendre ici quelques instans de repos. Cette invitation arrive à merveille; je viens de me défaire de toute mon argenterie pour subvenir aux besoins de mes soldats et je le sens, cette bonne action va doubler mon appétit.

AIR : *Un Page aimait la jeune Adèle.*

En assurant leur existence ,
 Je n'ai pas regretté mon bien ;
 Pour les défenseurs de la France ,
 Les sacrifices ne sont rien .
 Hier dans les champs du carnage ,
 J'ai vu ces malheureux Français
 Manquer de tout , excepté de courage ;
 Mes soldats n'en manquent jamais .

Mais on vient. . . voyons qui ce peut être. (*Il se met à l'écart.*)

SCÈNE X.

TURENNE, SUZETTE.

C'était ben la peine de tant d'sirer la présence de M. de Turenne, il arrive et crac, v'là tout mon espoir de bonheur qui s'en va. J'vous d'mande un peu de quoi il s'mêle: qu'il gagne des batailles, je ne m'y oppose pas; qu'il batte les Allemands, je ne demande pas mieux; qu'il force des villes, ça m'est encore égal; mais qu'il ne force pas les jeunes filles à épouser ceux qu'elles n'aiment pas.

Heureusement, ce n'est pas encore fait ; j'espère parler en particulier à M. de Turenne : à coup sûr il ne voudra pas faire mon malheur.

TURENNE.

Certainement, je ne viens pas ici pour cela.

SUZETTE.

AIR : *del Senor Baraco.*

Il s'montrera traitable,
Aussi j'vais en ce jour
Le bien servir à table
Pour qu'il serv' mon amour;
Si j'peux lui dire un mot,
Oh !
Sans doute il me répondra,
Ah !
Et j'verrons aussitôt
Oh !
Le procureur de là,
Ah !

TURENNE, *à part.*

S'il y a du procureur dans cette affaire, ce sera difficile à arranger.

SUZETTE.

Vers Maclou, tout m'entraîne,
Et j'n'y voyons pas d'mal ;
J'n'épous'rais qu'avec peine
C'vieux procureur fiscal,
S'il s'obstine comme un sot,
Oh !
A former c't'hymen-là,
Ah !
Il sentira bientôt,
Oh !
Ce qu'il en arrivera,
Ah !

TURENNE, *à part.*

Ce sera bien agréable pour monsieur le procureur. Mais approchons. (*Haut à Suzette.*) Ma belle enfant, c'est ici l'auberge de la Poule Noire ?

SUZETTE.

Oui, monsieur,

TURENNE.

Et vous êtes la fille. . . .

SUZETTE.

De la Poule Noire, oui, monsieur.

TURENNE.

Comment se nomme votre père ?

SUZETTE.

Thomas, monsieur.

TURENNE, *à part.*

Je ne me suis pas trompé. (*Haut.*) Mon enfant, je désirerais le voir.

SUZETTE.

Monsieur, si vous voulez l'voir, j'vous conseillons de r'venir plus tard, car il est occupé dans ce moment-ci, voyez-vous.

TURENNE, *à part.*

Ce brave homme se donne beaucoup de peine pour me recevoir, j'en suis sûr. (*Haut.*) Dites-lui, je vous prie, que je viens pour déjeuner.

SUZETTE.

Raison d'plus pour que je n'le dérangions pas ; nous n'avons rien du tout à vous donner.

TURENNE, *surpris.*

Rien ?

SUZETTE.

Du tout, du tout.

TURENNE.

AIR : *Vaud. du dîner de Madelon.*

Est-ce une plaisanterie ?
Quand je viens pour déjeuner,
Quoi ! dans cette hôtellerie,
On n'a rien à me donner !

SUZETTE.

Je n'puis combler votre attente,
Et, monsieur, pour en finir,
Je suis bien votre servante,
Mais j'nai rien à vous servir.

MACLOU ,dans la coulisse.

Gare ! gare !

SUZETTE....

C'est Maclou qui apporte le déjeuner.

AIR : *J'ons un Curé patriote.*

Ah ! quel contretemps funeste,
V'là l'jambon qu'on vient d'dresser ;
Faut-il qu'en ces lieux il reste
Exprès pour le voir passer ?

TURENNE.

Lorsqu'en ces lieux l'on m'attend,
Cet accueil froid me surprend.

MACLOU.

C'est tout chaud, tout bouillant.

Encore à causer avec un militaire ? Prenez-moi vite ça des
mains , aussi ben ça m'brûle.

SUZETTE.

C'est vrai tout d'même.

C'est tout chaud, tout bouillant, etc.

V'là justement M. de Turenne qui entre par la petite porte.

(*Elle entre dans le cabinet.*)

SCÈNE XI.

TURENNE, MACLOU.

TURENNE.

Môn ami, pour qui donc est ce jambon ?

MACLOU.

C'est pour un grand homme ; c'n'est pas pour vous.

(29)

TURENNE.

Ah ! c'est pour un grand homme !

MACLOU.

Oui, pour monsieur d'Turenne.

TURENNE.

Et le vin ?

MACLOU.

C'est encore pour monsieur d'Turenne.

TURENNE.

Je vois qu'il est impatientement attendu.

MACLOU.

Mieux qu'ça, il est arrivé.

TURENNE, *surpris.*

Ce garçon me connaîtrait-il ?

MACLOU.

Si vous étiez v'nu un peu plus tôt, j'vous l'aurais fait voir. C'est là qu'il déjeune.

TURENNE.

Il se pourrait mon ami; (*à Maclou*) va trouver M. de Turenne, et dis-lui qu'un soldat, accablé de fatigue, demande la permission de s'asseoir à sa table et de partager son déjeuner.

MACLOU, *riant.*

Ah ben ! par exemple, que j'aïlle dire ça à M. de Turenne, j'n'oserons jamais. (*Apercevant Leseq.*) Mais t'nez, v'là quelqu'un qui va se charger de votre commission, c'est notre procureur fiscal ; il est bien avec M. d'Turenne, c'est lui qui, à mon détriment, veut dev'nir l'époux d'Suzette, de c'te petite boulotte qu'vous avez vue là tout à l'heure.

TURENNE.

Ah ! je sais. Mais, sois tranquille, mon garçon, je te réponds qu'il n'épousera pas ta Suzette.

MACLOU.

Vrai ! ah ! vous me rendez l'existence et j'vas r'muer toute la maison pour vous trouver un bon déjeuner.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, M. LESEC.

LESEC.

AIR : *Comme il m'aimait.*

Comme ils ont bu ! (bis.)
Dans quel état ils vont se mettre !
Comme ils ont bu ! (bis.)
De mon mérite on est imbu ;
Mon vin, dont je n'étais plus maître,
Ne fit que paraître et disparaître.
En ont-ils bu !

MACLOU.

Dites donc, monsieur le procureur, vous qui avez du crédit auprès d'monsieur de Turenne, protégez ce brave homme-là.

LESEC.

Que veut-il ?

MACLOU.

Pas grand'chose, . . . La faveur de déjeuner avec monsieur de Turenne.

LESEC.

Mais où avez-vous donc la tête ? Est-ce que c'est possible ? M. de Turenne peut, sans se compromettre, recevoir un procureur comme moi ; mais un soldat comme vous !

TURENNE.

Un soldat comme moi ? oui, monsieur, je suis soldat, et je m'honore de l'être.

AIR : *Il nous faudra quitter l'Empire.*

Ce titre au temple de mémoire
Peut-être un jour doit me porter,
Et si souvent on l'a couvert de gloire,
Qu'il est beau de le mériter

Sous un grand Roi qui sagement gouverne,
Et fait marcher l'honneur d'un pas égal.
Chaque soldat dans sa giberne
A le bâton de maréchal.

LESEC.

Eh bien ! mon ami, tâchez de l'en faire sortir. Mais je ne puis me charger de votre demande; je jouis, il est vrai, d'un certain crédit auprès de monsieur de Turenne, mais vous concevez bien que je ne puis l'employer pour le premier venu, lorsque j'en ai besoin pour moi, et, quand il s'agit surtout d'un déjeuner, vous devez bien penser que, si une pareille demande était faisable, je la ferais d'abord pour moi.... parce que, moi.... toujours moi.

TURENNE.

Cependant, monsieur de Turenne....

LESEC.

Vous ne le connaissez pas ?

TURENNE.

Pardonnez-moi, c'est un homme très-simple, et que l'on vante trop peut-être.

LESEC.

Que l'on vante trop ? Et ses victoires, monsieur ?

TURENNE.

Ses victoires, il ne les doit qu'au courage de ses soldats.

LESEC.

Et que feraient les soldats sans le général.

TURENNE, *sévèrement.*

Ce que ferait le général sans le soldat.

LESEC.

Mon ami, vous parlez là de choses qui vous sont tout à fait étrangères, et c'est peut-être pourquoi vous n'y entendez rien.

TURENNE.

M. Lesec me permettra-t-il de lui faire observer qu'un procureur fiscal devrait être un peu moins impertinent.

LESEC.

Un impertinent, moi ?

MACLOU.

Bon, ça s'échauffe.

LESEC.

L'apostrophe me suffoque.

MACLOU.

Il lui a dit joliment son fait.

LESEC.

AIR : *C'est Lucifer échappé de l'enfer.*

D'un procureur

Redoute la fureur :

Je t'invite

A partir vite ;

D'un procureur

Redoute la fureur ;

Ou craint tout de monseigneur.

Son audace est incroyable.

Qui peut donc la lui donner ?

Je voudrais le voir au diable !

MA LOU.

Moi, j'voudrais l'voir déjeuner.

(Ils sortent, l'un entre à gauche, l'autre à droite.)

SCÈNE XIII.

TURENNE, seul.

Le ridicule personnage ! il a toute l'importance de la nullité et toute l'insolence d'un homme qui se croit du crédit ; il va, en bon courtisan, prodiguer la louange à celui dont il attend peut-être déjà quelque faveur ; mais l'aventure qui m'arrive ici est tout à fait étrange, et je crois qu'il serait prudent de m'assurer de ce M. de Turenne.

SCÈNE XIV.

TURENNE, MACLOU.

MACLOU, *portant une assiette avec une serviette dessus, etc.*

Victoire ! victoire ! je ne dirai pas que je suis plus heureux qu'amoureux, parce que, voyez-vous, l'amour avant tout ; mais j'dirai qu'j'ai ben du bonheur, et vous encore davantage.

TURENNE.

Explique-toi !

MACLOU.

Quand j'vous ai vu, vous m'avez plu tout d'suite ; et je me suis dit : V'là un luron à qui j'veux du bien.

TURENNE.

Grand merci.

MACLOU.

A force d'chercher, on trouve ; réjouissez-vous, v'là d'quoi déjeuner.

TURENNE.

Tu ne pouvais m'apprendre une nouvelle plus agréable.

MACLOU.

Vite, mettez-vous là, n'fait pas qu'ça refroidisse.

TURENNE.

Voyons, que ma m'apportes-tu ?

MACLOU.

Un bel œuf à la coque qu'vient de pondre la seule poule qu'on nous ait laissée.

TURENNE, *riant.*

Je te sais gré de ton attention.

MACLOU.

AIR : *La Folie a plus d'un masque.*

Les cohortes menaçantes
Que les Français ont fait plier,

A nos poules innocentes
 Ne faisaient aucun quartier.
 Bref, dans leur fureur cruelle,
 J'voyais l'instant où bientôt
 Il ne nous serait resté qu'celle
 Qui sert d'enseigne là-haut.

TURENNE, à part.

Ce déjeuner n'est pas très-digne d'un maréchal de France ; mais, en refusant, j'affligerais peut-être ce brave garçon. (*Haut.*) Mon ami, offert de si bon cœur, ce léger repas me semblera excellent ; mais veux-tu me rendre un nouveau service ?

MACLOU.

Volontiers ; quoi qui faut que j' fasse ?

TURENNE.

Il faut porter cet écrit à celui qui commande les troupes cantonnées dans ce village.

MACLOU.

C'n'est pas difficile. (*Frappant à la fenêtre du cabinet.*) Suzette ! veille à la maison ; j'sors.

TURENNE.

Surtout, dépêche-toi.

MACLOU.

J' cours comme un cerf, d'puis qu'vous m'avez dit que j'srai l'mari de Suzette. (*Il sort.*)

Le cabinet s'ouvre et l'on voit Michel à table ayant autour de lui Lese, Thomas et Suzette occupés à le servir.

SCÈNE XV.

TURENNE, mangeant son œuf sous la tannelle ; MICHEL, à table dans le cabinet ; THOMAS, lui changeant d'assiette ; SUZETTE, lui coupant du pain ; LESEC, à la croisée.

LESEC.

Eh bien ! eh bien ! qui est-ce qui a donc frappé ?

SUZETTE.

C'n'est rien , c'est Macbou.

TURENNE, à *lui-même*.

Messieurs les courtisans riraient bien s'ils me voyaient ainsi. Turenne, après avoir vaincu les Allemands et sauvé la France , peut être réduit sous une tonnelle à se contenter d'un pareil repas. Mais dois-je m'en plaindre ? Hier mes soldats marchaient à la gloire, et ils en avaient moins encore.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Contre le besoin et la crainte
Opposant un cœur affermi,
Loin de faire entendre une plainte ,
Ils s'écriaient : Marchons à l'ennemi.
Moins le général que le père
De ces braves et vieux guerriers
Je dois partager leur misère
Quand je partage leurs lauriers.

LESEC.

Monseigneur, vous ne buvez pas.

MICHEL.

Je n'ai jamais tant bu, je vous jure, jamais je n'ai fait un meilleur repas.

TURENNE.

Je crois que de la vie je n'ai fait un plus maigre déjeuner.

AIR du *Fou de Péronne.*

Ce repas, je suppose,
Ferait peu de jaloux;
Mais, faute d'autre chose,
D'un œuf contentons-nous.
Flatteurs et parasites,
Je serais à l'abri
De vos tristes visites,
Si je traitais ainsi.

MICHEL, *dans le cabinet.*

Versez, versez encore.

TURENNE, *sous la tonnelle.*

Bien peu je me restaure.

MICHEL.

Comme je me restaure,
Je prétends que l'aurore
Me trouve ici demain
Verre en main.

TURENNE.

Car en ces lieux encore
Je désire du vin,
Mais en vain.

MICHEL.

Oui, cette hôtellerie,
Est un séjour divin,
J'y vois femme jolie,
J'y bois d'excellens vins:
Votre accueil me transporte.
Si j'étais à Paris,
En traitant de la sorte,
Combien j'aurais d'amis!

Reprise comme ci-dessus.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MACLOU, *ensuite des Soldats et des Villageois.*

MACLOU, *accourant.*

Les v'là, les v'là, j'les amène, ils viennent chanter la bonté de M. de Turenne, et j'espère que vous allez faire comme eux; j'leux ai remis votre lettre, et, pour me suivre, ils ne se le sont pas fait dire deux fois, allez.

CHŒUR.

Les soldats arrivent, ils s'adressent à M. de Turenne; Maclou et les villageois chantent sous la fenêtre du cabinet où ils croient que déjeune Turenne.

AIR de *Corisandre*. (Porte Saint-Martin.)

Gloire à Turenne,
Son âme humaine
Chasse la peine
Loin du soldat.

TURENNE.

Nobles soutiens de la patrie,
J'aime à vous guider au combat,
Et je dois veiller sur la vie
De ceux qui veillent sur l'État.

LESEC, *toujours à la fenêtre du cabinet.*

Il faut absolument que je leur prouve qu'ils sont dans l'erreur.
(*Il sort du cabinet.*) Encore ce soldat!

L'OFFICIER.

Monseigneur, nous nous rendons à vos ordres.

LESEC, *aux soldats.*

Mais tournez-vous donc de ce côté pour adresser vos hommages à qui de droit. . . .

L'OFFICIER, *à Turenne.*

Nous vous remercions aussi du vin que vous avez eu la bonté de nous envoyer.

LESEC.

Mais, mon Dieu, ce n'est pas à lui que vous en êtes redevables.

TURENNE.

Du vin, mes amis ! Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

L'OFFICIER.

Monsieur le procureur nous l'a apporté.

LESEC.

Sans doute, de la part de M. de Turenne, et non pas de la part de cet homme à qui j'avais intimé l'ordre de sortir d'ici.

L'OFFICIER.

De sortir d'ici ?

TURENNE.

Laissez-le dire, mes amis, c'est un sot.

LESEC, *à part et furieux.*

Ah ! c'est trop abuser de ma patience ! donnons un exemple de sévérité. (*Haut.*) Savez-vous bien que je suis l'ami de M. de Turenne ! Savez-vous bien qu'il me protège !

TURENNE, *riant.*

Ah ! il vous protège ! (*A part.*) Effrayons-le un peu. (*Aux soldats.*) Mes amis, arrêtez monsieur le procureur.

LESEC.

Qu'est-ce à dire ? M'arrêter ? Il serait fort, celui-là !

TURENNE, *aux Soldats.*

AIR *des Gardes marine.*

Saisissez, sans plus attendre,
Ce fat qui vient l'excéder.
S'il n'est pas bien bon à prendre
Il sera bon à garder.

LESEC.

Moi, procureur du bailliage,
Me faire un pareil outrage !

MICHEL, *quittant le cabinet.*

Je ne dois pas davantage
Souffrir un pareil tapage.
Qui fait ce bruit infernal ?
Que vois-je ! . . . Mon général !

LES VILLAGEOIS.

Quoi ! c'est lui ?

LES SOLDATS.

Oui, c'est lui.

Oui, c'est de Turenne.

LES VILLAGEOIS.

Quoi ! c'est lui ?

LES SOLDATS.

Oui, c'est lui.

Vraiment, la chose est certaine.

TOUT LE MONDE.

Enfin voilà le grand homme

Que le monde entier renommé.

Puisque voilà monseigneur,

Celui-ci n'est qu'un imposteur.

TURENNE.

Quoi ! c'est un soldat de mon armée qui se comporte ainsi !
Ton action est indigne d'un brave. Tu as en vain compté sur
ma bonté ; et , quoi qu'il m'en coûte , je saurai punir.

L'OFFICIER.

Ah ! mon général ! grâce pour Turenne.

TURENNE , *surpris.*

Turenne ! qu'est-ce que cela signifie ?

MICHEL.

Mon général , c'est mon nom de guerre.

AIR de *Préville et Taconet.*

Le nom d'un si grand capitaine

Est un fardeau lourd à porter :

Je l'avouerai , si je l'ai pris sans peine ,

C'est à regret que je vais le quitter.

Des noms fameux en tout temps j'fus l'apôtre :

Je les aimais au sortir du berceau ,

Je les ai tous classés dans mon cerveau ,

Et monseigneur , enfin , j'n'ai pris l'vôtre

Qu'faut de pouvoir en trouver un plus beau.

LESEC , *à part.*

Et j'ai servi un simple soldat ! Quelle mistification !

TURENNE.

Tu n'en as pas moins abusé de ces braves gens.

MICHEL.

J'ai fait tous mes efforts pour leur persuader qu'ils se trompaient ;
mais ils se sont obstinés à voir en moi le grand Turenne , et
avec ce nom-là , mon général , je ne pouvais pas reculer.

THOMAS

Il dit vrai , monseigneur , le desir de vous posséder , nous a

fait prendre le change , et nous nous sommes mis à ses genoux pour lui faire accepter votre déjeuner.

TURENNE.

Tu t'es donc aussi servi de mon nom pour faire parvenir du vin à tes camarades ?

MICHEL.

Quand on m'a forcé d'être Turenne , on m'a forcé à faire du bien , c'était le premier devoir de l'emploi.

TURENNE.

A ce titre je te pardonne.

LESEC.

Eh moi ! monseigneur , comment vous faire oublier mon irrévérence ?

TURENNE.

En payant la noce de ces jeunes gens que je marie. (*A Michel.*)
Quant à toi, tu y danseras ; mais, corbleu ! tu n'y mangeras qu'un œuf. Thomas, je n'oublierai jamais votre bonne intention. . . .
Partons, mes amis.

CHŒUR.

AIR de *Jean de Paris.*

Vive à jamais (*bis*) le bon, le grand Turenne,
De sa bonté (*bis*) célébrons les effets.
A pardonner (*bis*) sa grande âme l'entraîne,
Et sa valeur (*bis*) le conduit aux succès.

(*Turenne et les soldats sortent.*)

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, hors TURENNE.

LESEC.

J'en suis pour ma femme, mon argent et mon vin.

MICHEL.

Moi je reste à la noce, mon général l'a dit.

SUZETTE.

Sais-tu, Maclou, que v'la un heureux qui proquo pour nous ?

THOMAS.

Il n'est pas aussi heureux pour monsieur le procureur.

VAUDEVILLE.

AIR de la bergère Châtelaine.

Mon âme fut charmée
 En voyant qu'monsieur L'sec ,
 Pour rafraîchir l'armée,
 Mettait sa cave à sec ;
 En donnant son Surenne ,
 Il avait son projet :
 Il croyait que Turenne
 L'en récompenserait.
 S'il fut si bon , morguénne ,
 En un jour aussi beau ,
 Ce fut par quiproquo.

MACLOU.

La gloire est ma devise :
 Pour n'être que Maclou ,
 Il faut que je le dise,
 J'n'étais pas né du tout.
 Mon œil verrait sans peine
 L'enn'mi . . . mais pas d'trop près.
 J'ai d'un grand capitaine
 Les goûts . . . mais en temps d'paix.
 Si je n'suis pas Turenne ,
 D'la nature , en un mot ,
 Ce fut un quiproquo.

LESEC.

Par suite d'une injure ,
 Un gascon stupéfait
 Reçut , sur la figure ,
 Un vigoureux soufflet.
 De ce méchant apôtre
 Vengez-vous , lui dit-on :
 Quelle erreur est la vôtre ,
 Répliqua le gascon ,
 Il était pour un autre :
 M'en venger s'rait d'un sot ,
 J'ai r'çu par quiproquo.

MICHEL.

On dit quand on s'engage,
 Et j'le crois en effet,
 Que l'jour du mariage
 On n'sait pas trop c'qu'on fait.
 A sa femme gentille
 Pierre dit sans façon :
 Dans neuf mois ma famille
 S'augment'ra d'un garçon.
 Au bout d'quatr' mois une fille
 Vient ; il dit aussitôt :
 Grand Dieu ! quel quiproquo !

L'OFFICIER (1).

S'agit-il d'amourettes,
 L'Français vif et galant
 Peut bien, près des fillettes,
 Se tromper de serment ;
 Pour la France fidèle,
 Il va s'sacrifier,
 Sachant qu's'il meurt pour elle,
 Il n'meurt pas tout entier :
 Que la gloire l'appelle,
 Entre elle et son drapeau,
 Jamais de quiproquo.

SUZETTE, *au public.*

Dans un coin de la salle
 On m'a dit, en secret ;
 Qu'une forte cabale
 S'armait d'un long sifflet
 Et que l'public sévère,
 Fatigué d'ce tableau,
 Allait dans sa colère
 Fair' baisser le rideau.
 Ah ! messieurs du parterre,
 Prouvez, par un bravo,
 Que c'est un quiproquo.

(1) Ce couplet a été supprimé par la Censure.